Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 18

Artikel: Laharpe à Stapfer : (suite)
Autor: Mogeon, L. / Laharpe / Stapfer
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225241

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

beaucoup de trouble et d'émotion, soit qu'elle fut peu sentimentale de sa nature, soit qu'elle fut trop heureuse d'avoir retrouvé la liberté qu'un mari peu intéressant lui avait léguée, il n'y avait pas encore deux ans, pour faire don de cette liberté à un autre, tout aimable fût-il. Elle souriait au régent comme à ses autres clients, et, comme pour ses autres clients, elle lui faisait de jolis paquets qu'il avait plaisir à porter, et voilà, rien de plus.

Lui, cependant, était décidé à ne pas se contenter d'aussi peu, et puisque, pour le moment du moins, Lucie avait le cœur aussi dur qu'un pain de sucre, il l'attaquerait sur un autre point, comme le renard qui retourne un hérisson. Un matin, il avait acheté douze cahiers et douze crayons, ce qui avait fait sourire la jeune femme parce que l'avant-veille déjà, il en avait fait provision. Elle fut sur le point de lui demander s'il en voulait tenir un banc sur la Riponne, mais se retint dans la crainte d'une réponse embarrassante, et resta silencieuse.

Mais lui voulait causer.

— Ça m'étonne toujours, dit-il, que vous n'ayez pas peur des voleurs.

— Des voleurs !... Voilà encore ; il n'y a point de voleurs ici, je n'en connais point en tous cas.

— Peut-être bien, mais il vient chez vous assez de gens que vous ne connaissez pas.

— Ceux-là, je les surveille du coin de l'œil.

— Etes-vous sûre de pouvoir le faire ?... Quand vous prenez une boîte sur ce rayon là-haut, ou que vous cherchez quelque chose dans votre réserve, comment faites-vous pour voir ici ?

— Oh ! je m'arrange toujours.

— Oui, je vois ça. Et d'ailleurs, si vous preniez quelqu'un sur le fait, que lui diriez-vous, sans indiscrétion ?

— Oh, je serais terrible, et je porterais plainte tout de suite.

Il éclata de rire.

— Je sais bien comment ça se passerait : Vous diriez de votre plus douce voix : « Comment pouvez-vous faire une chose pareille? » Et quand la femme ou l'enfant se mettrait à pleurer, vous auriez aussi la larme à l'œil, vous le congédieriez en lui faisant promettre de ne pas recommencer. Et vous lui donneriez probablement une plaque de chocolat pour lui faire oublier ce mauvais moment.

Lucie riait.

— Oui, oui, je vous connais, vous avez pitié de tout le monde, de moi excepté, qui suis pourtant un pauvre diable de célibataire n'ayant personne pour lui repriser ses chaussettes.

Mais de ce jour-là, le régent ne souffla plus mot de voleurs éventuels ni de mariage. Il fut un client comme un autre, qui parlait agréablement des événements racontés par le journal, et d'autres menues choses dont l'importance n'était pas assez grande pour amener une discussion et une brouille entre de vieux amis. Il achetait toujours des cahiers et des crayons, des cigarettes et des sardines, parfois une douzaine de mouchoirs de poche...

Lucie le considérait comme un bon client, aussi fut-elle assez déçue en s'apercevant un beau matin que depuis huit jours il n'était pas venu. Il passait devant le magasin sans tourner la tête, sifflotant une marche ou lisant un journal, soulevant son chapeau s'il croisait une femme et s'arrêtait une minute pour babiller s'il rencontrait un membre de la commission scolaire. Un jour (il y avait justement dans le magasin cette clabaudeuse de Félicie) il s'arrêta avec l'aînée des filles du syndic, et longuement, sur le ton plaisant, babilla avec elle.

— Oh, dit la Félicie, ce n'est pas la première fois qu'on les voit ensemble, ça pourrait bien donner quelque chose.

— Il a bien raison, dit Lucie, c'est une bien gentille fille.

Mais, tout en disant cela, elle se sentait de très mauvaise humeur et se retint de dire à Félicie : « Allez vous promener et raconter vos histoires ailleurs ». Cette mauvaise humeur persista jusqu'au soir. Elle eut beau se répéter que ce régent ne lui était rien, qu'il ne faisait que l'empêcher de travailler, que d'ailleurs, quand elle voudrait se remarier, elle trouverait aussi bien (elle n'osa pas dire mieux), sa mauvaise humeur persista ; les jours suivants, de tous les conciliabules qu'il tint, *coram populo,* avec la fille du syndic, et de tous les commentaires qu'elle en entendit. Et sa mauvaise humeur persista pendant les dix longs jours, où il ne mit pas les pieds au magasin et n'acheta pas le plus petit bout de papier, ni la moindre boîte de sardines pour aller en course de montagne.

Un jour, enfin (c'était tout près de midi, le moment où Lucie avait rarement un client et celui où elle n'aimait pas à en avoir), il entra. L'émotion qu'elle en ressentit ne l'empêcha pas de remarquer qu'il portait un gros paquet sous le bras.

— Il porte ses chaussettes à repriser à la mère Brailard, pensa-t-elle, quelle quantité, bonté divine !

Le régent, cependant, avait posé le paquet sur le comptoir, et, après quelques mots sur la chaleur, il dit :

— Voilà madame, je vous rapporte tout ce que je vous ai volé.

Elle sursauta et le regarda avec un effroi tellement visible qu'il éclata de rire.

— Ma foi non, dit-il, je ne suis pas fou. Je viens de causer avec le syndic, tout à fait raisonnablement... Depuis un mois, chaque fois que je suis venu chez vous, je vous ai volé quelque chose et je vous rapporte le tout. Voilà. D'un coup de canif, il avait fait sauter la ficelle et aux yeux stupéfaits de la jeune femme apparut le mélange condensé de tout ce que contenait son magasin... Un paquet de chicorée, une lavette, un almanach du *Conteur Vaudois,* une bobine de coton, du chocolat, du Maggi pois et jambon, etc., etc. Il y avait même, enveloppée dans un pantalon de jersey rose, une tasse à thé en pseudo-Chine, et une paire de socques d'enfant. C'était ce qui faisait le paquet si volumineux.

— Comment avez-vous pu faire ça sans que je m'en aperçoive ? balbutia Lucie :

— Mais, j'en aurais pris le double, et je suis sûr que, parmi vos nombreux clients, il y en a quelques-uns qui réusssissent aussi bien que moi. Ils savent que vous ne vous méfiez pas... Vous ête-vous seulement aperçue qu'il vous manquait quelque chose ?

— Oui, la tasse, parce que vous n'aviez pas pris la soucoupe.

— Vous voyez que vous ne savez pas même ce que vous avez en magasin ; vous avez absolument besoin de quelqu'un qui surveille tout cela du coin de l'œil, moi, par exemple, comme comptable, ou comme mari, qu'en pensez-vous ?

— Vous ? mais je devrais vous faire enfermer.

— Vous n'avez point de témoins, c'est justement pour çà que je suis venu à midi, et c'est moi qui veux vous enfermer, dans mes bras, oui, comme ça vous serez en sûreté, et moi j'aurai quelqu'un pour repriser mes chaussettes.

— Vous en dites des bêtises, pour un régent, comment voulez-vous que je reprises vos chaussettes, si vous me tenez dans vos bras ?

Elle riait, il riait aussi.

Ce jour-là, pour la première fois, le régent arriva à l'école avec cinq minutes de retard. Dans l'après-midi, la femme de l'aubergiste lui fit demander pourquoi il n'était pas venu dîner... Il avait oublié et ne s'en était pas aperçu.

L. Musy.

LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

VII.

Au mois d'août 1809, Laharpe fait part à son ami de la lecture qu'il a entreprise de la dernière édition de l'*Histoire des Suisses*, de Jean de Muller : « Les grands principes y sont proposés avec l'énergie convenable et présentés avec courage, comme autant de miroirs fidèles où amis et ennemis pourront voir la liberté. »

Stapfer a essayé d'avoir raison des sombres pronostics de Laharpe, mais celui-ci persévérera : l'avenir ne lui dit rien de bon et tout en félicitant Stapfer de sa philosophie souriante, il ne peut la partager : « L'approche de la barbarie, résultat nécessaire de guerres dont le théâtre est l'Europe entière, m'occupe trop fortement pour que l'avenir riant que vous m'offrez puisse l'emporter sur les sensations produites par le présent. L'ancien continent, c'est mon opinion, appauvri, ruiné, devenu barbare, subira le sort des pays orientaux. Le joug de plomb que les Romains avaient fait subir à tant de nations fut brisé par des hommes du nord qui n'avaient pas été civilisés, par des sauvages en un mot, et ne pouvait l'être que par eux. Pour briser celui qui sera le partage de leur continent, il faudrait que dans ce même nord, les âges à venir formassent de nouveaux sauvages, pareils aux Goths, etc.; mais l'expérience prouve que les nations corrompues par la civilisation ne reprennent pas le caractère original des hommes non-civilisés. La sauvagerie des Européens du nord qui ont été civilisés et corrompus ne serait plus de la même espèce que celle dont Tacite traça jadis les caractères. L'Amérique seule offre un asile aux connaissances de l'ancien monde; mais celui-ci devenu barbare, elle s'en occupera fort peu ; c'est vers l'ouest que se porteront les regards de ses habitans, et il est bien à craindre que les connaissances ne retournent vers l'ancien monde qu'après avoir visité les îles de l'Océan Pacifique surgi *(sic)* dans la Nouvelle Calédonie ou dans la Nouvelle Zélande dont les enfans fourniront peut-être de nouveaux Pythagores pour le service de l'Asie et de l'Europe. *La période actuelle* (c'est nous qui soulignons) *me paraît avoir de frappans rapports avec celles des 4e, 5e et 6e siècles,* à l'exception seulement que l'invasion des barbares d'alors étaient externes, tandis que de nos jours, les barbares sont indigènes de l'Europe, différence qui n'est pas à l'avantage de notre siècle. »

Allons, voilà de quoi ne pas nous frapper trop à cause des choses bizarres du XXe siècle. On serait presque tenté de croire que Léon Daudet s'est inspiré de Laharpe (mais il l'ignorait sans doute) pour écrire son *Stupide XIXe siècle* dont maint lecteur de ce journal garde sans doute le souvenir.

L. M.

Distraction. — Deux touristes se promènent sur le quai d'Ouchy à la fin d'une splendide journée.

— Mon Dieu ! s'écrie le premier, rempli d'enthousiasme, que les couchers de soleil sont donc beaux ici!

— Oui, répond le second, distraitement, surtout le soir !

Compliment flatteur. — Oh ! cher maître, chantez-nous encore quelque chose avant de partir ?

— Volontiers, chère madame, mais l'heure est avancée, et je crains de déranger les voisins.

— Oh ! peu importe d'ailleurs, ils ont un chien qui hurle toute la nuit et qui nous dérange, on peut bien leur rendre la pareille !

Croquis lausannois.

LES PETITS AVEUGLES

Vous est-il arrivé de stationner quelques minutes devant la gare de Chauderon, à l'heure où les petits aveugles de l'asile se promènent gentiment sur la terrasse ? Si oui, peut-être n'avez-vous pas pensé à lever les yeux et, par conséquent, n'avez-vous rien vu. Sinon, allez-y donc un jour, vers onze heures, et je vous affirme que vous ne regretterez pas la petite course.

Ils sont si doux et de si bonne humeur, ces enfants qui, par groupes, vont et viennent là-haut. Ils causent, sans doute, de jolies choses, de choses apprises à l'école, et ils cherchent, qui sait, à se représenter leurs formes et peut-être leurs couleurs. Ou bien, déjà musiciens, comme ils le sont tous, ils parlent du chant répété le matin même ou qu'on répètera tantôt. Ils se tiennent par le bras. Ils marchent au pas, serrés les uns contre les autres, comme s'ils sentaient la nécessité de s'unir contre les calamités de la vie, qui, dès ses débuts, leur fut marâtre.